

PLAN

Titre du livre : VIVRE (?)

I

Marie me parle au téléphone, sa journée, son pressentiment.
Elle ne pleure pas
Le Louvre.
Moi dans le train.
Seul. L'univers, la distance entre nous
Peu à peu, c'est elle qui parle, la troisième personne devient première.
L'accident rue de Rivoli.
Elle me rappelle

II

Dans le train.
Les relations avec Li Qi, la suite de la nuit, l'arrivée à Pékin

III

La journée à Pékin, les relations avec Zhang Xiangzhi, changement de perspective à son égard.
L'hôtel.
Le petit-déjeuner dans un restaurant, soupe, langues de canard.
Pékin.
C'est donc affligé de Zhang Xiangzhi, tel Laurel d'Hardy, que je m'aventurai dans Pékin ce jour-là
Li Qi s'en va.
Seul avec Zhang Xiangzhi.
On prend le métro, il a un rendez-vous près du métro Dongzhimen (?) , chez une sorte de ferrailleur, un garage perdu, description du quartier, ruelles.
Après son rendez-vous, on se promène dans les rues, errance, visite d'un temple dans le même quartier, temple des Lamas, et /ou temple de Confucius.
J'abandonne le flacon d'eau de toilette dans le temple.
Découverte dans un journal d'un petit article sur l'acide, réflexion (???).
Retour de Li Qi.
Image. Elle au téléphone de dos, en pleine conversation, qui, sans se retourner, tend la main derrière elle, pour m'inviter à la prendre
Sa main immobile, en l'air.
Invitation muette, pas un regard, une offrande.
Ma réaction, prendre sa main, ne pas la prendre ?
Soirée, tombée de la nuit.
Visite louche, affaire, trafic (fric)
Un bowling à Pékin.
Une fuite dans la nuit sur une moto, derrière ZhangXiangzhi (à trois sur la moto, avec Li Qi), virée dans Pékin la nuit, café, néons, bars, embouteillages.
Nuit.
Réveil.
Direction de l'aéroport.
Pas de bagages enregistrées, impression curieuse de quitter la Chine en laissant mon sac de voyage dans un hôtel de Shanghai.
L'avion décolle.
Survol de la Chine.
Dans l'avion, je regarde les photos sur mon appareil numériques, toutes les photos depuis mon arrivée en Chine, et je les efface une à une, j'efface une à une les photos de Li Qi dans le train.

DEUXIEME PARTIE

Arrivée à Paris, le transit, l'arrivée à l'île d'Elbe

La petite auberge à Porto Ferraio.

L'enterrement, je n'assiste qu'au début, je m'en vais, l'errance dans les rues de Porto Ferraio

Le grand prix de Formule 1.

L'image de la Ferrari rouge (resté assez abstrait par rapport à la course réelle), qui me poursuit, de café en café, qui tourne interminablement sur les écrans des téléviseurs. Retour seul à l'auberge.

J'ai reçu un courrier électronique de Li Qi avec une photo de nous enlacés dans le train, celle que j'ai fait quelques secondes avant qu'on s'embrasse pour la première fois.

Le saisissement de revoir cette image de nuit sur l'écran ensoleillé de mon ordinateur.

L'effacer.

De nouveau dans les rues

La scène avec Marie, terrible, violente.

L'amour dans la chambre d'hôtel, l'infinie difficulté de faire l'amour (Li Qi, le père de Marie). J'étais certain que la sensualité ne pouvait s'accomoder de la proximité de la mort. C'était tout le contraire

La soirée, la plage, la montagne et la mer. Je ne veux pas nager. Je prends le chemin dans la montagne, elle part à la nage. La nuit tombe. Elle disparaît.

L'attente.

Je m'engage dans l'eau, la nuit, la peur.

Je la retrouve dans la mer, loin des côtes, fatiguée, en pleurs.

Les larmes de Marie dans la mer.

DEBRIS

Naturellement, il n'y avait rien d'étonnant à ce que Li Qi connaisse Zhang Xiangzhi. (c'était même par lui que j'avais fait sa connaissance), mais je ne comprenais pas pourquoi elle l'avait informé de ce voyage.

Au wagon restaurant, Zhang Xiangzhi essaye d'appeler Marie (?)

Et, même si j'interprète à la lumière de ce qui allait arriver, il me semble que dès ces premières heures où j'étais si sensible à la grâce et à au charme de Li Qi, j'avais le sentiment de vivre avec elle quelque chose qui manquait de liant et de fluidité, en raison autant de l'obstacle de la langue, le chinois qui m'était hermétique, et l'anglais dont nous ne maîtrisions ni l'un ni l'autre les nuances, que des difficultés liées à la présence d'un tiers (que Li Qi semblait craindre, tout du moins, ne souhaitait-elle pas afficher devant lui ses sentiments à mon égard), quelque chose qui s'achevait et non qui commençait.

J'étais assis près de la fenêtre, et je regardais le paysage qui défilait dans la nuit. Je continuais d'entendre des éclats de voix derrière moi et je voyais le reflet de Li Qi et de Zhang Xiangzhi en surimpression sur la vitre qui suivaient distraitemment la scène qui se déroulait derrière eux. Je regardais leurs reflets qui se détachaient sur la vitre sur fond de rizières et de nuit, et je songeais que nous formions un bien étrange trio attablé là dans le wagon-restaurant de ce train qui filait vers Pékin. D'un côté, Zhang Xiangzhi, qui semblait me suivre et m'espionner depuis mon arrivée en Chine, mais qui était en même temps aux petits soins avec moi, me traitant comme un hôte et m'invitant partout, et de l'autre Li Qi, dont je ne parvenais pas à établir quelles étaient ses relations avec Zhang Xiangzhi (étaient-ils de simples connaissances professionnelles, travaillant l'un et l'autre dans le milieu de l'art et de la mode ?), et avec qui j'étais en train de vivre les premières heures d'un amour secret et incompréhensible. Car ce n'était pas seulement l'obstacle des différences de langue et de culture qui maintenait entre nous cette distance infranchissable (nous l'avions très bien surmontée la veille), mais la présence d'un tiers, Zhang Xiangzhi, que Li Qi semblait craindre — tout du moins, ne souhaitait-elle pas afficher devant lui ses sentiments à mon égard —, et dont la silencieuse et puissante aura nimbait pour moi d'inquiétude et de menace diffuse ces heures qui auraient dû être douces et insouciantes.

Je me demandais en particulier quels étaient les liens qui l'unissaient à Li Qi (étaient-ils amis de longue date, ou de de simples relations professionnelles, travaillant l'un et l'autre dans le milieu de l'art et de la mode ?).

et je me répétais son nom mentalement, qui avait un goût de fruit

(la veille, le moindre regard, la moindre phrase échangée, était prétexte à des sourires de complicité, qui semblaient se déclencher pour un rien et se nourrir du plus bénin combustible)

Nous buvions des bières tièdes assis par terre, et je crois me souvenir que je lui avais expliqué (mal, et en anglais), rien moins que la différence entre l'art et la vie . Voilà, dans le domaine de l'art, il arrive presque toujours qu'une solution soit meilleure que l'autre, l'artiste a, en gros, le choix entre de bonnes et de mauvaises solutions, alors que, dans la vie, et c'est ça qu'on ne comprend pas tout de suite, il arrive qu'on ait le choix qu'entre de mauvaises solutions. Et, j'eus alors soudain très envie de l'embrasser.

Je pensais à Marie, et j'eus une brusque bouffée de tendresse à son égard, non pas simplement de compassion, mais d'attendrissement, à imaginer que peut-être elle continuait de me parler au téléphone bien que la communication fût coupée depuis longtemps, elle ne s'était peut-être même pas aperçu que je n'étais plus en ligne, tant je lui avais peu parlé pendant notre conversation, dans le fond, peu lui importait que

quelqu'un l'écoute ou pas en ce moment, elle avait simplement besoin de parler, peu importait à qui, parler afin de ne pas devoir penser, évacuer par la parole le trop plein de douleurs et d'incompréhension.

et, avec une sorte de mélancolie attendrie, j'imaginai Marie qui continuait de me parler dans le vide sous les regards muets de bustes graves et silencieux.

Marie parle toute seule :

C'était d'ailleurs bien dans le tempérament de Marie, d'aimer parler toute seule, il n'y a pas si longtemps elle avait élaboré un stratagème qui m'avait fasciné, de se servir d'un kit téléphonique pour piéton, ou kit mains-libres, non pas pour téléphoner, mais pour pouvoir parler toute seule dans la rue sans se préoccuper des regards amusés ou réprobateurs des passants. Elle avait choisi un dispositif spécialement voyant, avec un boîtier volumineux, type balladeur, fixé à la ceinture, et tout un jeu de fils et d'oreillette, et se promenait dès lors dans la rue en parlant toute seule dans son micro personnel, pour *travailler* comme elle disait, pour poser des réflexions et fixer les idées qui lui passaient par la tête, non pas pour les retenir, comme avec un de ces vulgaires agendas vocaux, puisque le fil et l'oreillette n'étaient reliés à rien et le téléphone un pur leurre, mais pouvoir donner libre cours à sa fantaisie et à son imagination en se parlant à soi-même de vive voix, tout en abusant les passants sur la nature de son activité. Car, ce qu'elle faisait déjà il y a dix ans quand elle remuait des lèvres toute seule dans la rue en dodelinant de la tête (accompagnant même parfois son apparent insoluble dilemme interne d'un léger et mystérieux infléchissement du poignet, ponctué d'une dernière moue dubitative), qui lui donnait une allure plutôt touchante de belle excentrique ou de folle inoffensive, dont la fascinante beauté n'était peut-être pas la seule raison pour laquelle on se retournait sur elle dans la rue, lui permettait à présent, grâce à son attirail et à son oreillette, d'avoir, quand elle se promenait en parlant ainsi toute seule en public l'allure, socialement irréprochable, d'une *executive woman* (ou, pour le dire en français, d'une conne hyperactive)

Fragment musée

, et elle cherchait fiévreusement ses lunettes de soleil dans son sac en fouillant et renversant tout sur le sol, agendas, clés, livres, lettres, bâton de rouge, passeport, cartes de crédit, qui tombaient les uns sur les autres sur le paquet ciré et qu'elle ramassait par pelletées imprécises pour les refoutre n'importe comment dans le sac, jusqu'à ce qu'elle chausse ses lunettes comme une somnambule et se recroqueville sur le banc, en position de défense, l'avant-bras en auvent au-dessus du front pour se garder de la lumière zénithale de la grande verrière qui tombait sur sa silhouette écrasée de stupeur et d'incompréhension comme ces cascades dorées et scintillantes de lumière de la peinture classique.

Train

Je portais mon regard toujours plus loin vers ce qui devait être l'Est, imaginant qu'à l'extrémité de cette bande de terre imprécise et grisâtre que j'avais sous les yeux, devait se trouver l'immensité de la mer, et, plus loin encore, les côtes de Corée et le Kyushu, et, comme c'était plutôt vers l'Europe que je voulais porter mes regards, mais que je ne pouvais pas me poster à la fenêtre vis à vis qui était occupée par des compartiments à couchettes remplis de voyageurs qui dormaient dans l'obscurité, je laissai mon regard poursuivre vers l'Est au-delà de l'horizon et, délaissant la voie directe pour rejoindre l'Europe, je lui fis faire tout le tour de la terre, au-delà des mers et de l'Amérique, au-delà des océans et des terres habitées, au-delà des ténèbres visibles,

Je pensais à ce coup de téléphone, qui, au-delà de la surprise et de la douleur, avait été comme la brusque irruption du soleil dans la nuit, une éclipse inversée, le brutal

surgissement d'un terrible rayon de soleil dans la pénombre de ce train qui filait dans la nuit. C'était comme si Paris, si loin de moi, de l'autre côté de la terre, s'était tout à coup allumé dans les ténèbres et que, ses rues, ses monuments, étaient apparu dans mon imagination

Vue de l'univers : la nuit et son subtil dégradé de couleurs à la surface de la terre

relayée à la verticale de la terre par un satellite de communication en orbite dans l'espace à des milliers de kilomètres de nous,

Le coup de téléphone de Marie avait été comme la brusque irruption du soleil dans la nuit, une éclipse inversée, le brutal surgissement d'un terrible rayon de soleil dans la pénombre de ce train qui filait dans la nuit. C'était comme si Paris, si loin de moi, de l'autre côté de la terre, était tout à coup apparu à l'horizon sous les feux d'un soleil nocturne, et s'était allumé et que, ses rues, ses monuments, le musée du Louvre et les salles d'exposition avait surgi dans mon imagination

Vue de l'univers : la nuit et son subtil dégradé de couleurs à la surface de la terre

Le coup de téléphone de Marie avait été comme la brusque irruption du soleil dans la nuit, une éclipse inversée, le brutal surgissement d'un terrible rayon de soleil dans la pénombre de ce train qui filait dans la nuit

et, si je n'avais pleuré jusqu'à présent que des larmes abstraites, arides et cérébrales, n'ayant pu extraire de mon corps une seule larme réelle — j'en étais incapable, et c'était bien pire —,

un orphelin d'une cinquantaine d'années

l'arrière petite-fille de l'inventeur du parcmètre

M.M.M.M., et je songeai alors que, M. se prononçant *Aime* en français, cet *Aime Aime Aime Aime* était autant une prière qu'une injonction à l'aimer

Réveil

Lorsque je me réveillai, il devait être très tôt, il faisait à peine jour. Lumière rose et grise, brume, paysage chinois par la fenêtre Je

, avec ce sentiment lourd ... migraine, je remis mes chaussures et quittai ma couchette, sans me préoccuper de Li Qi et de Zhang Xiangzhi qui dormaient encore et traversai le couloir, passai devant des gens déjà réveillés qui prenaient une tasse de thé dans l'allée, un thermos et des tasses en plastique sur des tablettes déployées le long des fenêtres. Je dus attendre quelques minutes devant la porte des toilettes où s'étaient groupées plusieurs personnes, et me contentai d'entrer dans un de ces petits cabinets de toilette comparable à celui où nous nous étions embrassés la veille avec Li Qi. Je refermai la porte derrière moi, et regardai mon visage dans le miroir (description) les cernes, les yeux gris, les paupières bouffies. J'ouvris le robinet, qui couina et duquel s'écoula un fin filet d'eau tiédasse, rassemblai mes mains en coupelle pour recueillir de l'eau et m'aspergeai le visage. Je me lavai les dents, avec un doigt, que je passai soigneusement sur l'émail des canines, sur mes gencives, je me rinçai la bouche et crachai.

Lorsque je regagnai ma couchette après cette toilette sommaire, le visage humide et les doigts encore mouillés, Zhang Xiangzhi était réveillé. Il était allongé sur le dos, les genoux relevés sous la couverture, un oeil ouvert et fixe, endormi et pas très frais, et, hésitant à lui en parler, un peu mal à l'aise, je lui annonçai la nouvelle du décès du père de Marie. Il ne pouvait le croire. *The father of Marie...dead ?* répéta-t-il à voix basse, prudemment, avec cette pudeur qui accompagne l'évocation des morts en public, et, songeur, avec le pouce, il fit le geste parfaitement saugrenu de crac, la gorge tranchée

d'un coup de couteau. Dead. Il s'assit pensivement sur le bord de sa couchette, se passa la main dans les cheveux et refit, plus lentement, plus songeusement, le geste parfaitement saugrenu de crac, la gorge tranchée d'un coup de couteau. Dead. Je hochai simplement la tête pour confirmation. *How old ?* dit-il en finissant de rentrer sa chemise dans son pantalon. Je le regardai, un peu surpris de la question, je réfléchis, je ne savais pas très bien, soixante-treize, soixante-quatorze ans. Il parut satisfait de la réponse, oui, oui, très bien, cela lui paraissait très bien, c'est à peu près ce qu'il avait dû imaginer. *When ?* dit-il. *Yesterday*, dis-je. Il se souleva et s'avança vers moi, me prit le bras et exerça une forte pression dessus pour me présenter ses condoléances. *Tell Marie I am very sad*, dit-il, *very sad*. *Please tell him*, ajouta-t-il à voix basse en hochant douloureusement la tête, et, confondant non seulement le genre des pronoms personnels mais prononçant toujours *forget* comme *fuck*, il dit alors au sujet de Marie cette phrase invraisemblable : *I never fuck him*. Eh bien, tant mieux (*Nobody is perfect*, pensai-je).

Train (fin de la première partie de la première partie)

Laissant couler les larmes sur mes pommettes, je portais mon regard toujours plus loin, et je me mis à imaginer qu'à l'horizon, à l'extrémité de cette immense bande de terre indistincte et grisâtre que j'avais sous les yeux, très loin, au-delà des ténèbres visibles, par-delà les terres de Chine et de la Mongolie, par-delà les steppes d'Asie centrale et le désert du Gobi, se trouvait Marie, qui devait marcher sur les berges de la Seine. Le soleil n'était pas encore couché à Paris, la lumière d'août faisait ondoyer l'eau, et Marie s'éloignait le long des berges, à l'ombre des grands chênes et des saules pleureurs qui lui faisaient cortège dont les branchages paresseux s'affaissaient dans le fleuve. Penché à fenêtre du train, le regard fixe dans la nuit derrière un rideau de larmes immobiles, et l'esprit en partance, survolant les talus et les cimes, parcourant l'étendue de la nuit et son dégradé de couleurs à la surface de la terre, j'éprouvais l'immensité de la distance physique qui me séparait de Marie. Je regardais au loin pour me rapprocher d'elle, pour la rejoindre en pensées sous le ciel étoilé, et, toujours penché à la fenêtre à contresens de la marche du train, me retenant d'une main au montant de la fenêtre, le visage balayé par des tourbillons d'air hostiles, dans le vent qui déformait mes traits, j'entrouvris les lèvres avec peine et murmurai son nom.

Elbe

*** ma langue s'était enfoncée dans son sexe et je lui caressais doucement les hanches et le ventre avec les mains, quand, d'un coup, je ne sais si de fut de l'agacement ou de l'impatience, de l'exaspération devant la maladresse de mes caresses, ou une soudaine bouffée de tristesse qui l'avait envahie et détournée de la recherche du plaisir, mais, dans un mouvement excédé et torsadé du corps sur les draps, soulevant brutalement le bassin pour se dégager, elle me repoussa en me donnant un violent coup de vagin dans la figure. Ma tête alla verser contre sa cuisse et heurta son genou en me meurtrissant la lèvre en même temps qu'elle se tournait sur le côté et enfouissait son visage dans l'oreiller. Je m'agenouillai dans le lit, le sexe encore dressé, quoique un peu échaudé, un doigt sur la lèvre, et je me rendis compte que je saignais, très légèrement, tandis que dans le silence de la chambre, se faisaient entendre les sanglots de Marie.

, une brusque et violente expression désordonnée de remords ou de refus du plaisir,

Pékin.

Je décrochai le téléphone, toujours assis au bord du lit, et appelai la réception. Cela sonna longtemps dans le vide, puis on décrocha. Ouais. Allô, dis-je. Ouais, répétait la voix, une voix féminine et traînante, pas commode, pas engageante, et je finis par

comprendre qu'elle ne disait pas "ouais" comme je l'avait cru, mais "wei", allô en chinois, qui se prononçait à peu près de la même façon. Je lui demandai, lentement, en anglais, si elle pouvait m'indiquer le numéro de téléphone de la compagnie Air-France, mais elle ne semblait pas comprendre ce que je disais, elle me répondait à toute vitesse en chinois. Je finis par raccrocher, et je quittai la chambre

et je demandai si elle était à la réception, Lady Li.

Quartier de l'hôtel

je finis par me trouver dans un quartier moderne, récent et improbable, qui voisinait d'immenses chantiers en cours, des trouées dans la ville, un bloc d'immeubles comme surgi de nulle part, sans transition avec le reste de la ville, le petit marché et les ruelles qui voisinait l'hôtel, je passais devant d'immenses façades de verres ascendantes qui réfléchissaient la lumière, vitres d'immeubles et parois transparentes de grands magasins, panneaux d'aluminium et plaques en verre cuivré qui brillaient dans le ciel et scintillaient au soleil,

*Au moment de quitter l'hôtel, je m'arrêtai net sur le perron, ébloui par le soleil et le bruit, par la ville, par la circulation et le mouvement du monde. La poitrine ankylosée par la chaleur, le visage en sueur dans l'air immobile et brûlant, je me remis en marche, je plissais les yeux, le soleil me faisait mal aux yeux, je ne savais pas où j'allais, je traversais des rues, c'est ici que le soleil brillait maintenant, il avait dû se coucher depuis longtemps en Europe, il faisait nuit à Paris et Marie dormait — j'espérais qu'elle dormait, mon amour — et je songeai alors que son coup de téléphone avait été comme la brusque irruption du soleil dans la nuit, une éclipse inversée, le brutal surgissement d'un terrible rayon de soleil dans les ténèbres.

En repassant dans le couloir, je m'arrêtai un instant devant la porte de la chambre de Li Qi, j'écoutai à la porte, je n'entendais aucun bruit. Je frappai tout doucement. Li Qi m'ouvrit en peignoir et une serviette en turban sur la tête, elle venait de se doucher et de se laver les cheveux, elle avait quelque chose de joyeux et d'insouciant dans le regard, elle paraissait m'attendre (son attitude changeait du tout au tout dès que nous nous retrouvions seuls), elle me fit entrer avec désinvolture, referma gaiement la porte derrière nous et me rejoignit dans la chambre en me frôlant comme un chat, pieds nus, se retourna en faisant voler les pans de son peignoir et me sourit. Je restais debout en face d'elle dans la chambre, froid, la mine grave, renfermée. Je jetai un coup d'oeil vers la salle de bain pour voir si Zhang était là. Je finis par m'asseoir sur le bord du lit, à l'angle du sommier, en retrait, l'effleurant à peine. Elle vint s'asseoir à côté de moi, voulut m'entraîner en arrière pour que nous tombions ensemble à la renverse sur le lit, mais je me raidis et restai assis malgré sa poussée, vacillant à peine tandis qu'elle tombait sur le dos. Elle se redressa sur un coude et, comme elle me demandait ce qui se passait, je le lui dis, d'une voix calme, et, très lentement, je me couchai à côté d'elle. Nous demeurâmes couchés l'un à côté de l'autre sur le lit, sans se parler, sans se toucher, regardant le plafond, écoutant la rumeur de la ville qui nous parvenait à travers les fenêtres.

J'assistais en somme à une superposition de lectures contradictoires de la réalité qui prenaient des significations et des reflets différentes, poignants ou tragiques, émouvants ou comiques, selon l'angle sous lequel on les considérait, simple escapade amoureuse avortée en présence d'un gêneur, ou d'un ami commun, ou — Ou quoi ?

Pékin (plan)

La journée, plutôt réjouissante, à Pékin, tous les trois.
Zhang continue de prendre les choses en mains, taxis pour l'hôtel.
Une nuit.
L'avion nd'Air France, le lendemain à 10 heures 45'

Arrivée à la gare de Pékin.

taxi, arrivée à l'hôtel, comme d'habitude Zhang prend les choses en mains.
répartition des chambres.

travaux dans l'hôtel.

Plastique transparent sur les sols du couloir, chambres ouvertes en train d'être repeintes,
des menuisiers

Ma chambre. Le cadeau (?). Air France.

Je vais trouver Zhang Xiangzhi pour lui annoncer la mort du père de Marie, dans sa chambre. Il est en train de se raser (?), la télé allumée.

Arrivée à Pékin (débris)

De temps en temps, se radoucissant, il se tournait vers moi, essayant de pivoter sur son siège dans le vétuste habitacle, et me montrait un monument du doigt qu'il agrémentait d'une phrase en anglais péremptoire et incompréhensible. Je hochais la tête, je regardais vaguement par la vitre ce qu'il me montrait, un immeuble, un bâtiment vitré.

Je m'approchai de la réception et lus distraitemment une affichette collée sur un pilier qui proposait des excursions d'une journée, Badaling ou Mutianyu, avec des illustrations photographiques aux couleurs saturées de mauvaise imprimante qui insistaient moins sur la beauté des sites que sur les agréments d'un car Pullman climatisé.

Je finis par me demander si l'hôtel était déjà ouvert au public, ou s'il n'était pas plutôt en construction, avec, au-dessus de nous, au dernier étage, des ouvriers qui travaillaient encore, à ciel ouvert, aux finitions du toit (peut-être Zhang Xiangzhi avait-il obtenu en conséquence un prix avantageux auprès du propriétaire). Mais,

La chambre était tellement étroite qu'il avait du mal à me croiser quand il passait à ma hauteur, obligé de se tourner de profil, ce qu'il faisait avec beaucoup de naturel et sans interrompre sa conversation, pour se diriger vers la fenêtre en se massant le ventre au téléphone, avant de revenir sur ses pas et de me croiser de nouveau pour reprendre la direction opposée

Je ne pensais à rien, ma tête bourdonnait dans l'air chaud saturé de vibrations de foreuses et de marteaux-piqueurs. Arrivés à la hauteur de l'esplanade qui s'ouvrait devant la gare, je m'arrêtai net, ébloui par le soleil et le bruit, par la ville, par la circulation et le mouvement du monde. La poitrine ankylosée par la chaleur, le visage en sueur dans l'air immobile et brûlant, je me remis en marche, je plissais les paupières, le soleil me faisait mal aux yeux, je ne savais pas où j'allais, je regardais par terre, c'est ici que le soleil brillait maintenant, il avait dû se coucher depuis longtemps en Europe, il faisait nuit à Paris et Marie dormait — j'espérais qu'elle dormait, mon amour — et je songeai alors que son coup de téléphone avait été comme la brusque irruption du soleil dans la nuit, une éclipse inversée, le brutal surgissement d'un terrible rayon de soleil dans les ténèbres.

Et, regardant la porte se refermer derrière eux, je m'interrogeai sur la nature réelle de leurs relations (étaient-ils de simples connaissances professionnelles, étaient-ils amis, avaient-ils été amants ?)

Une rumeur incessante de moteurs et de klaxons parvenait du dehors assourdie par la vitre, les carreaux étaient sales, barbouillés de poussière et de crasse, de résidus de pollution séchés.